

3/

Gens sans maîtres: les communes des Antilles et la production du commerce sous le régime colonial*

Isaac CURTIS **

Cet article tente de présenter l'histoire des Antilles coloniales du point de vue des gens sans maîtres. La narration qui suit est provisoire mais a l'avantage de montrer les mérites d'une telle démarche pour l'étude que les « acteurs informels » ont joué dans l'histoire plus généralement. En même temps, il présente un compte rendu de la transition au capitalisme dans le contexte antillais. Étudier le capitalisme par rapport aux circonstances qui ont précédé son avènement plutôt que du point de vue de ses conséquences permet d'analyser cette transition avec un œil neuf. Tout d'abord, cela permet de considérer les « extraordinaires possibilités manquées », d'après Aimé Césaire, en raison du développement du capitalisme et du colonialisme. Deuxièmement, cet article établit un lien avec d'autres études qui étudient d'autres « enclosures » qui pourraient profiter d'une perspective historique sur ces développements. Troisièmement, en traitant la conscription des gens sans maîtres comme intimement liée au projet colonialiste, ce travail soulève des questions quant à la mesure, évidemment variable, de la liberté dont ils jouirent. Finalement, en considérant que le commerce est en effet un rapport de production, cet article souligne que le commerce fait partie de la production matérielle et de la formation de la classe ouvrière, et fut, par conséquent, un processus violent et qui relevait fondamentalement de l'exploitation.

En juillet 1572, un esclave fugitif du nom de Diego repéra deux petits bateaux, grésés en carré, dans les environs de Panama. Il y trouva une partie de l'équipage, mais le capitaine, un anglais, n'était pas là. Il avait débarqué pour tenter de voler la cargaison annuelle d'argent à Nombre de Dios, mais il était arrivé trop tôt. Lors de l'arrivée de Diego, capitaine et équipage battaient en pleine retraite. Une quinzaine d'années avant l'Invincible Armada, le nom de Francis Drake entra donc dans l'histoire grâce à sa découverte par ce fugitif, car il n'était pas un individu isolé. Au contraire, Diego faisait partie d'une des plus grandes et plus formidables communautés d'esclaves fugitifs que l'histoire de l'Amérique latine ait jamais connue. Drake décida de rester avec eux et il se réfugia avec son équipage parmi ceux que les espagnols appelaient «cimmarrones». A Vallano (de nos jours Bayano), ils étaient plus de 3.000 – hommes, femmes et enfants – et, durant des décennies, ils s'allièrent avec des corsaires français, «enlevant sans cesse les Nègres et Negresses des villes espagnoles». Ils accueillirent leurs nouveaux camarades pour comploter ensemble l'attentat. Février arriva, le chef des cimmarrones dirigea le capitaine de l'équipage au sommet d'une colline d'où ils pouvaient voir les deux côtes, Atlantique et Pacifique. De là-haut, ils surveillèrent ensemble le paysage, Noir et Blanc, ancien esclave et futur chevalier. Moins de deux mois plus tard, avec l'intelligence des cimmarrones et le supplément d'une vingtaine d'hommes sous la commande du corsaire français Guillaume le Testu, Drake intercepta un train de mulets chargé d'une fortune d'or et d'argent¹.

Les événements de Panama nous révèlent les changements profonds qui eurent lieu à l'époque, aux Antilles et au-delà. L'argent pris par Drake venait d'aussi loin que le Pérou, où les indigènes des Andes extrayaient le métal précieux des mines de Potosi depuis leur découverte en 1548. Cet argent était destiné à Séville ou de plus en plus Manille (1571) dont l'importance grandissante inaugura l'ère du commerce mondial². Au fil des ans, les mouvements intercontinentaux de personnes et de marchandises

* Les recherches pour cet article sont soutenues en partie par plusieurs bourses généreuses : du « History Project », une initiative du Joint Centre for History and Economics et de l'Institute for New Economic Thinking, Harvard University ; du « International Seminar on the History of the Atlantic World », Harvard University ; du « Center for New World Studies », John Carter Brown Library, Brown University ; et du « World History Center », University of Pittsburgh. Je voudrais aussi remercier Karsten Voss, Giovanni Venegoni, Elisa Grandi, et Catherine Ballériaux.

¹ WRIGHT, Irene Aloha, *Documents Concerning English Voyages to the Spanish Main, 1569-1580*, London, Hakluyt Society, 1932, pp. 72, 33, 264-265, 259, 299-300.

² FLYNN, Dennis O., GIRÁLDEZ, Arturo, «Born with a 'Silver Spoon': The Origin of World Trade in 1571», in *Journal of World History*, 6, 2/1995, pp. 201-221; ID., «Cycles of Silver: Global Economic Unity Through the Mid-Eighteenth Century», in *Journal of World History*, 13, 2/2002, pp. 391-427.

changea et s'accéléra. L'entrée des autres puissances impérialistes sur la scène caribéenne et le développement de l'économie réduisirent les espaces libres et changèrent le paysage dans tous les sens. Vue d'en haut cette histoire est assez bien connue. Mais vue d'en bas, du point de vue du peuple, « l'impérialisme européen créait en même temps les conditions d'un échange d'expériences entre les travailleurs qu'il déplaçait », et ces expériences ont été négligées par l'historiographie³.

Malgré l'impact de cette époque sur les circonstances actuelles, la mondialisation proposée par l'impérialisme n'était pas la seule possible. Des profondeurs de l'esclavage firent surface un vaste réseau d'individus qui ne reconnaissaient aucun maître. Bien que produits de décennies de conflit et de migration forcée, ils sont devenus auteurs de leur propre histoire. Dès le début, ils résistèrent. Le premier débarquement d'esclaves en 1502 compta un homme qui ne perdit pas un instant pour se mettre à la recherche de sa liberté. Dès qu'il mit pied à terre, il s'enfuit, et se joignit aux indigènes qui se cachaient dans les montagnes. Ces derniers, bien qu'ils traitèrent Colomb avec bienveillance lors de son arrivée en 1492, ne tardèrent pas à s'apercevoir de ses mauvaises intentions. Quand il revint l'année suivante, il découvrit le fortin qu'il avait construit carbonisé, et tous les soldats qu'il y avait laissé morts. Même le voyage de soi-disant « découverte » n'échappa pas à ces conflits : une mutinerie survint l'avant-veille de l'arrivée. Le succès de cette mutinerie aurait bouleversé l'histoire telle que nous la connaissons. Les racines de notre histoire commune se trouvent dans les mers des caraïbes à cette époque. En tant qu'avant-garde d'une vaste diaspora prolétaire, les gens sans-maître des Antilles constituent une partie essentielle de cette histoire.

1. Introduction

Pour bien comprendre ce que « sans maître » veut dire, deux termes s'avèrent essentiels : communes et comunards. Le sens qui leur est donné ici est issu des termes anglais *commons* et *commoners*. Les traducteurs de *L'Hydre aux mille têtes*, l'ouvrage indispensable de Peter Linebaugh et Marcus Rediker, expliquent ces termes de la manière suivante:

Dans l'Angleterre du Moyen-Age, les paysans jouissaient d'un droit d'usage collectif sur les communaux (*commons*). A partir du XVI^e siècle, les propriétaires anglais s'approprièrent progressivement ces terrains dévolus à l'usage collectif en les

³ REDIKER, Marcus, LINEBAUGH, Peter, *L'hydre Aux Mille Têtes. L'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire*, Paris, Editions Amsterdam, 2008, p. 228.

clôturant par des haies. Ce processus d'enclosure visait entre autres à transformer les cultures ouvertes en pâturages fermés, le commerce de la laine étant devenu très lucratif. Les *commoners*, qui vivaient de la culture de ces terres, furent ainsi expropriés et expulsés de leurs terres⁴.

En effet, l'usage des termes *commons* et *commoners* (et l'homologue : *enclosures*) est de plus en plus courant depuis une vingtaine d'années. Je m'identifie à un groupe d'historiens qui utilisent ces termes non seulement pour comprendre les bouleversements dans les relations entre individus causés par la transition au capitalisme, mais également pour expliquer la nature des relations sociales tout au long de l'époque capitaliste, relations non pas déterminées par la lutte des classes telle que nous la connaissons, mais qui la préfigurent néanmoins⁵. Nous avons décidé de traduire ces termes en français ainsi, afin de mettre en évidence leur importance cruciale pour l'histoire, ainsi que pour l'avenir du monde francophone.

Parmi les communards des Antilles, on peut signaler trois groupes principaux. Les premiers furent les diverses sociétés indigènes qui parvinrent à maintenir une certaine autonomie hors des frontières des colonies européennes. Le deuxième fut l'ensemble des communautés d'esclaves fugitifs, dont celle de Diego. Finalement, on compte également quelques colons européens qui résistèrent, eux-mêmes, aux règles de la société coloniale, parfois y renonçant entièrement. C'est l'ensemble de ces groupes que j'appelle ici les gens sans maître ou simplement les *sans-maîtres*. Leur point de vue, celui des hors-la-loi plutôt que des autorités, nous révèle une histoire inédite du régime colonial.

2. Mer commune

Aux Antilles comme en Amérique Latine plus généralement, les civilisations précolombiennes eurent une forte influence sur les modes de vie qui se développèrent

⁴ *Ibidem*, p. 13.

⁵ La théorisation des commons et enclosures commence avec le chapitre XXVII et, plus généralement, la partie VIII de MARX, Karl, *Le capital*, Joseph, Paris, Lachâtre, 1873 ; très important était la parution de MIDNIGHT NOTES COLLECTIVE, *The New Enclosures*, Jamaica Plain, MA, 1990 ; on signale deux livres bien distingués de cette tradition : DE ANGELIS, Massimo, *The beginning of history. Value Struggles and Global Capital*, London, Pluto Press, 2006 ; LINEBAUGH, Peter, *The Magna Carta Manifesto. Liberties and commons for all*, Berkeley, University of California Press, 2008 ; à *Midnight Notes* s'adjoint la revue en ligne dont de Angelis est rédacteur, *The commoner. A web journal for other values*, URL: < <http://www.commoner.org.uk/> > [consulté le 24 avril 2013].

après 1492⁶. Comme d'autres colonisateurs qui arrivèrent plus tard, Christophe Colomb choisit ses destinations d'après les modalités de peuplement autochtones⁷. Les réseaux commerciaux qui structuraient leur vie quotidienne, forcément maritime, avaient suscité l'intérêt de l'amiral⁸. D'un intérêt particulier était le canoë, une embarcation maniable et portative très répandue sur les îles. Parmi les merveilles du Nouveau Monde notées par Colomb, le canoë se plaça tout de suite après l'or⁹. Le canoë, qui était à la fois le moyen d'établir des connexions entre les différentes zones de la région et le produit de ces connexions, était ce qui incarnait le mieux le type de relations sociales qui régnait aux Antilles. Des fouilles archéologiques ont révélé la présence d'outils faits de conque et de chert provenant de toutes les îles du Vent dès 3.000 av. J.-C.¹⁰. Sculpté dans un unique morceau de bois, les dimensions du canoë pouvaient être adaptées pour accueillir d'une seule personne à plus d'une centaine¹¹. A la différence des grands voiliers, le canoë ne dépendait pas du vent. Leste et léger, il n'était pas non plus tributaire des écueils et hauts-fonds, qui étaient des obstacles majeurs pour la navigation européenne¹². Capable de prendre la mer aussi bien que de sillonner les littoraux et estuaires, le canoë rendit possible la véritable cohésion qui s'établit dans cette zone de contact vaste et riche.

De manière générale, les autochtones des Antilles peuvent se diviser en deux groupes : les Arawaks, relativement sédentaires, occupant les grandes îles de l'ouest, et les Caraïbes, plus mobiles, présents sur les îles du Vent à l'est. Malgré cette division, les deux groupes entretenaient des relations importantes sur plusieurs îles.¹³ Ces relations étaient tellement fondamentales que même l'ouverture des hostilités parmi eux n'interrompit pas les échanges en cours¹⁴. Bien que relativement sédentaires en comparaison de leurs voisins de l'est, les civilisations des Grandes Antilles étaient

⁶ LOCKHART, James, SCHWARTZ, Stuart B., *Early Latin America. A history of colonial Spanish America and Brazil*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

⁷ « Les fondateurs de la colonie, lorsqu'ils eurent chassé les Caraïbes, s'approprièrent le quartier et en firent, tout comme les indigènes, leur exclusif centre commercial », SATINEAU, Maurice, *Histoire de la Guadeloupe sous l'ancien régime, 1635-1789*, Paris, Payot, 1928, p. 181.

⁸ COLÓN, Cristóbal, *Diario de Cristóbal Colón*, Valladolid, Instituto Interuniversitario de Estudios de Iberoamérica y Portugal, 2006, 11r 11-18, 17r 31-32.

⁹ *Ibidem*, 17v 28-32.

¹⁰ WILSON, Samuel, KISLAK, Jay I., *Hispaniola. Caribbean chiefdoms in the age of Columbus*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1990, p. 18.

¹¹ COLÓN, Cristóbal, *op. cit.*, 30v 39-40; WATLINGTON, Francisco, « The physical environment. Biogeographical teleconnections in Caribbean prehistory », in SUED-BADILLO, Jalil (ed.), *General history of the Caribbean*, vol. I, *Autochthonous societies*, London, UNESCO, 2003, p. 75.

¹² Cfr. COLÓN, Cristóbal, *op. cit.*, 19v 2-6.

¹³ NEWSON, Linda A., *Aboriginal and Spanish Colonial Trinidad. A study in culture contact*, London, Academic Press, 1976, pp. 17-18.

¹⁴ BOOMERT, Arie, « Agricultural Societies in the Continental Caribbean », in SUED-BADILLO, Jalil (ed.), *op. cit.*, pp. 267, 270.

néanmoins très mobiles. Cette mobilité fut le fondement des réseaux humains plus ou moins égalitaires qui se mirent en place entre les différentes îles, et qui se traduisit par exemple par la circulation de coquillages, poissons, huiles, gibiers, produits agricoles et outils de pierre de Trinidad au sud jusqu'à Porto Rico au nord¹⁵. Ces interactions influencèrent non seulement le mode de vie de ces gens, mais aussi leurs mentalités. Plusieurs exemples indiquent l'importance de la notion de mobilité dans la pensée de ces peuples. L'étude de la forme des sépultures à Trinidad, par exemple, montre que les habitants avaient une compréhension de l'au-delà basée sur l'idée de mouvance et de voyage¹⁶. Un conte populaire des Tainos met en évidence les valeurs nécessaires pour maintenir l'ordre dans une population nomade¹⁷. Un dernier bel exemple est la prolifération, presque universelle, des petits chiens muets qui accompagnaient plusieurs communautés pendant leurs voyages et dont la désignation était extrêmement semblable d'un peuple à l'autre¹⁸. Toutes ces relations, qu'elles soient économiques ou culturelles, étaient basées sur les liens maritimes entre ces peuples. Elles structurèrent non seulement le système économique et les mentalités, mais également le mode de vie communaliste adopté par ces communautés.

Prenons l'exemple du peuple dont la mer prend son nom : les Kalinagos. Bien que l'on sache comparativement peu des indiens des Grandes Antilles, qui furent les premières victimes d'une colonisation génocidaire, ce groupe d'indigènes survécut indemne aux Petites Antilles, malgré un siècle d'attaques répétées de la part des espagnols. En effet les Kalinagos, les soi-disant «caraïbes des îles» ou «insulaires», maintinrent jusqu'au XVIII^e siècle un réseau de communautés à travers des Îles du Vent, à l'écart des autorités coloniales. En tant que peuple maritime, ils étaient de particulièrement bons nageurs et marins, très habiles pour mettre leurs vaisseaux à la mer¹⁹. Une telle population se caractérise par la promptitude et la précision de leurs communications. Dans ce type de contexte, les nouvelles s'apprennent vite: à peine arrivé en Martinique, un homme soupçonné de meurtre fut poursuivi par la famille de

¹⁵ NEWSON, Linda A., *op. cit.*, pp. 61-62.

¹⁶ *Ibidem*, pp. 65-66.

¹⁷ STEVENS-ARROYO, Anthony M., «A Taíno tale. A mythological statement of social order», in *Caribbean Review*, 13, 4/1984, pp. 24-26.

¹⁸ La proximité des divers noms d'animaux – *alco*, *aon*, et *ayli* – semble être le résultat des relations continues entre les communautés indigènes de la région, et est un parmi de nombreux exemples qui permettent de supposer que le langage de l'île Carib était en fait Arawak, «aussi intimement lié au Lokono ou Vrai Arawak que le roumain est du français». TAYLOR, Douglas, ROUSE, Irving, «Linguistic and archaeological time depth in the West Indies», in *International Journal of American Linguistics*, 21, 2/1955, pp. 105-115.

¹⁹ LABAT, Jean-Baptiste, *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, Paris, Guillaume Cavelier, 1722, t. IV, p. 349; *ibidem*, t. II, p. 67.

la victime, bien qu'il ait été caché par un religieux²⁰. Sur terre aussi bien qu'en mer, l'on trouve chez la société kalina de nombreux artefacts qui reflètent leur génie vagabond : les *hamacs*, lits portables qui eurent un rapide succès parmi les matelots ; les *matatous*, tables tout aussi portatives que les hamacs et qui servaient également de carafes et de paniers ; les *corbeilles*, grandes hottes emboîtables²¹.

Un mode de vie libre, également, caractéristique qui attira par-dessus tout l'attention des chroniqueurs européens. «Ils sont tous libres et égaux» témoigne Jean-Baptiste Labat, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui notera fréquemment cette caractéristique²². «Ils sont entièrement libres & indépendans, & personne n'a droit de commander aux autres: leur délicatesse sur ce point-là est inconcevable»²³. Labat se plaignit par exemple d'un certain, baptisé, «qui parloit François fort correctement», renvoyé en Dominique par les religieux dans l'espoir qu'il convertirait ses compatriotes. Le baptisé, dès qu'il rejoignit son pays, abandonna la religion chrétienne, fait attribué par le dominicain au «libertinage où il vivoit» en dehors de la société coloniale²⁴. Ce peuple indompté, d'après Labat, était particulièrement difficile à maîtriser : «Ces sortes de gens sont indolens et fantasque à l'excès [...], ils sont de très mauvais serviteurs»²⁵.

3. Chemin vers la liberté

En plus de leur propre adhésion inébranlable à liberté, les Kalinagos se solidariserent avec d'autres gens sans maîtres, notamment les communautés d'esclaves fugitifs connus sous le nom de *marrons*. C'était des Kalinagos, par exemple, que plusieurs esclaves, se réfugiant dans les bois la nuit, apprirent la pêche à la main et au flambeau.²⁶ Cet exemple n'est qu'une manière parmi d'autres dont les esclaves fugitifs et les Kalinagos exercèrent leur liberté en commun, et ce dès que le premier esclave africain s'enfuit et rejoignit une communauté d'indigènes, également appelés «cimarrones» par les espagnols. Il n'est donc pas surprenant que l'appellation se transmet également de l'un à l'autre, alors que la main d'œuvre devenait de plus en plus africaine avec «la réduction des indigènes en esclavage, leur enfouissement dans les mines ou leur extermination» et «la transformation de l'Afrique en une sorte de garenne commerciale pour la chasse aux peaux noires»; bref «les procédés idylliques

²⁰ *Ibidem*, t. I, pp. 70-71.

²¹ *Ibidem*, t. II, pp. 39, 47, 42, 46.

²² *Ibidem*, t. IV, p. 543.

²³ *Ibidem*, t. IV, p. 321.

²⁴ *Ibidem*, t. II, pp. 24-25.

²⁵ *Ibidem*, t. II, p. 75.

²⁶ *Ibidem*, t. II, pp. 72-74.

d'accumulation primitive qui signalent l'ère capitaliste à son aurore»²⁷. Mais depuis le début, tout autant que les indigènes, les africains résistèrent.

La résistance commença en Afrique, puis s'intensifia aux Antilles en raison de l'expérience de l'esclavage d'une part, et de la solidarité de l'autre. En Afrique, ces efforts réussirent à empêcher l'expansion de la traite hors des régions traditionnelles de la Haute-Guinée et Sénégal jusqu'au XVII^e siècle. Cette résistance de longue date façonna des rebelles experts dans la région, dont les types d'habitations et les stratégies de fortification préfigurèrent ceux des sociétés marrones aux Amériques. Les Ibériens essayèrent d'introduire des esclaves musulmans, dont les Wolofs, pour briser leur solidarité, sans résultat²⁸. En effet, l'Islam eut une influence forte mais contradictoire sur la résistance contre l'esclavage. Nous nous limiterons à souligner pour l'instant que la religion prêchée par Mohammed fut d'importance incontestable parmi les premiers marrons. Le sujet n'a pas encore été étudié de manière approfondie, mais le fait par exemple que la salutation «as-salâm 'aleïkoum » soit toujours courante parmi les descendants des marrons de Jamaïque, montre que cette question mérite plus d'attention²⁹. Au-delà de leur résistance et des traditions intellectuelles africaines, quelques pratiques s'avérèrent également fort utiles pour les marrons. Les populations maritimes comme les Fantis et les Krous, par exemple, purent mettre leurs qualités de marins à profit dans quelles circonstances³⁰. Le naufrage d'un certain négrier sur les côtes de l'île Saint-Vincent fut également providentiel pour ses rescapés.

D'après la plume du Père Labat, Saint-Vincent fut en effet «le centre de la République Caraïbe [...] l'endroit où les Sauvages sont en plus grand nombre [...] son aspect n'a rien que de sauvage et de désagréable [...] fort hachée, pleine de hautes montagnes, couvertes de bois [...]»³¹. Pour ceux qui n'avaient guère de chance, la société kalina de Saint-Vincent prenait les choses en mains, car elle donnait «aux

²⁷ MARX, Karl, *op. cit.*, chap. XXXI.

²⁸ HALL, Gwendolyn Midlo, *Slavery and African ethnicities in the Americas. Restoring the links*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005, pp. 30-31, 60-61, 82-83 ; HAWTHORNE, Walter, «Defending communities from slave raiders in coastal Guinea-Bissau, 1450-1815» in DIOUF, Sylviane A. (éd.), *Fighting the slave trade. West African strategies*, Athens, OH, Ohio University Press, 2003, pp. 155-160; SCHWARTZ, Stuart B., « The Mocambo. Slave resistance in colonial Bahia », in PRICE, Richard (éd.), *Maroon societies. Rebel slave communities in the Americas*, Baltimore, MD, The Johns Hopkins University Press, 1996, p. 220.

²⁹ AFROZ, Sultana, «From Moors to marronage. The Islamic heritage of the maroons in Jamaica», in *Journal of Muslim Minority Affairs*, 19, 2/1999, p. 171 et *passim*; les deux études les plus répandues au sujet de l'Atlantique africain/noir n'en soufflèrent point mot: THORNTON, John, *Africa and Africans in the making of the Atlantic World, 1400-1800*, New York, Cambridge University Press, 1998 ; GILROY, Paul, *The Black Atlantic. Modernity and double-consciousness*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1993.

³⁰ REDIKER, Marcus, *The slave ship. A human history*, New York, Viking, 2007, p. 229.

³¹ LABAT, Jean-Baptiste, *op. cit.*, t. IV, p. 442.

fuyards toute la commodité possible de se sauver des Habitations de leurs maîtres dans des canots ou sur des piperis ou radeaux, & de se retirer parmi les Sauvages»³². Ces derniers, appelés «Caraïbes noirs» par les autorités, étaient connus sous le nom *Garinagu* (sing. *Garifuna*) par leurs cohabitants indigènes. Contrairement à ce qu'affirme une monographie récente, par ailleurs excellente, le «marronnage maritime» eut une importance considérable aux Petites Antilles³³. La croissance démographique de la population garifuna de Saint-Vincent en est la preuve : elle augmenta au quintuple entre les années 1672 et 1676³⁴. Un arrêt du Conseil de la Martinique du 17 juillet 1679 en est une autre : il concernait «plusieurs esclaves» qui volaient des bateaux «pour s'évader hors de l'Isle», ordonnant «à tous Capitaines et Maîtres des Navires et Barques, même à tous Habitans de veiller soigneusement à leurs Bâteaux, Chaloupes et Canots, et de n'y point laisser les voiles, avirons et autres agrès pendant la nuit [...] comme il a été ci-devant ordonné de faire tirer leurs Canots devant les Corps-de-Gardes, ou de les faire enchaîner dans des lieux assurés»³⁵. La crise du marronnage maritime posa de grands problèmes pour le développement capitaliste des colonies, et ce, pas uniquement dans les territoires français. Même sans avoir recours aux archives britanniques, on peut lire dans leurs équivalents français de nombreuses références à la pandémie de liberté qui régnait sur les îles anglaises³⁶. Les Antilles danoises aussi furent exposées à un marronnage maritime vers Porto Rico qui menaçait de déstabiliser le système esclavagiste jusqu'à l'émancipation de 1848³⁷.

Les routes riveraines et littorales représentaient un autre chemin vers la liberté. En effet la grande Guyane, si l'on prend l'intégralité de la région du delta de l'Orénoque (Venezuela) à l'ouest jusqu'à l'estuaire du Fleuve Oyapock (Brésil) à l'est, constitua un espace de la région caribéenne où plusieurs communautés de divers gens sans maîtres s'établirent sous le régime colonial³⁸. Un jeune fugitif de quatorze ans, par exemple,

³² *Ibidem*, t. IV, p. 443.

³³ ALAMKAN, Myriam, *Histoire maritime des Petites Antilles, XVII^e et XVIII^e siècle. De l'arrivée des colons à la guerre contre les États-Unis d'Amérique*, Paris, Ibis Rouge, 2002, pp. 26-28.

³⁴ TAYLOR, Christopher, *The Black Carib Wars. Freedom, survival, and the making of the Garifuna*, Jackson, MS, University Press of Mississippi, 2012, p. 169.

³⁵ MOREAU DE SAINT-MÉRY, Louis-Élie, *Loix et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le Vent*, t. I, Paris, chez l'auteur, 1784, p. 327.

³⁶ Archives Nationales de la France, Fonds Ministériels (AN), Colonies (COL), Correspondence à l'arrivé (C), Guadeloupe (7A), 3, ff. 143-145, 146-148 : lettres de De Hinselin du 13 avril et 12 août 1687.

³⁷ HALL, Neville A.T., « Maritime maroons. 'Grand marronnage' from the Danish West Indies », in *The William and Mary Quarterly*, 42, 4/1985, p. 496 et *passim*.

³⁸ A son livre qui s'occupe des Amériques en générale, Price limite la définition de la région à la Guyane (britannique), la Guyane (française), et le Surinam; du point de vue d'historien des

témoigna de la vie agréable qu'il découvrit à l'intérieur de la Guyane³⁹. Tout comme l'alliance kalina-garifuna de Saint-Vincent, des fugitifs indigènes et africains communalisèrent également l'intérieur de la Guyane, utilisant les fleuves Commewijne et Marowijne pour se déplacer rapidement et pour maintenir les communications entre eux⁴⁰.

En effet, ce réseau de communication s'étendit d'un côté à l'autre de l'Atlantique. Comme le capitaine d'un négrier anglais put l'observer, les africains avaient «une plus effroyante appréhension de la Barbade que l'on n'a de l'enfer»⁴¹. Ce réseau de communication, qui mérite plus d'attention, s'établit également entre les marins européens et les esclaves travaillant au bord de la mer. A l'Age des Révolutions, ces marins, dont quelques affranchis et même des esclaves, maintinrent un «pipeline transatlantique d'informations» qui diffusa les idées et les nouvelles autour de l'océan et contribua notamment à la Révolution Haïtienne⁴². Aux Guyanes aussi, sur les quais de Paramaribo et sur les rives du fleuve Suriname à l'intérieur, les marins étaient employés aux côtés des esclaves pour charger les cargaisons des navires⁴³. Les conditions de travail étaient si dures qu'un observateur jura qu'il avait «entendu un matelot souhaiter avec ferveur qu'il eût été né nègre, et quémander être employé parmi eux à la cultivation d'une caféière [...]»⁴⁴.

Sans oublier les distinctions entre les trois groupes, il est important de s'intéresser également à l'expérience des européens qui cherchèrent, eux aussi, la liberté dans un monde où il en manquait cruellement. La plus grande partie des colons européens aux Antilles furent, à l'origine, très prolétaires. Oruno Lara, l'éminent historien de la Guadeloupe, les décrit ainsi : « les volontaires, soldats batailleurs, les engagés, pauvres hères, certains ayant vainement gratté la terre en leur pays, d'autres ayant trainé

Antilles, je proposerais les formuler intégralement. La différence reste en la situation de Brésil. PRICE, *op. cit.*, pp. 293-97.

³⁹ AN, COL, C14 (Guyane française), 20, ff. 317-321.

⁴⁰ DELANON, Roland, *Les torches du Gaoulé. Nègres-marrons de Guyane*, s.l., chez l'auteur, 1983, pp. 14-15.

⁴¹ PHILLIPS, Thomas, *A Journal of a Voyage Made in the Hannibal of London, Ann. 1693, 1694*, in CHURCHILL, Awnsham, CHURCHILL, John (editors), *Collection of Voyages and Travels: Some Now First Printed from Original Manuscripts, Others Translated Out of Foreign Languages, and Now First Published in English. To Which Are Added Some Few That Have Formerly Appear'd in English, But Do Now for Their Excellency and Scarceness Deserve to Be Reprinted ...*, London, Lintot & Osborne, 1745, p. 219.

⁴² SCOTT, Julius, *The common wind. Currents of Afro-American communication in the era of the Haitian Revolution*, thèse de doctorat en histoire, Duke University, Durham, NC, 1986, p. 174 et *passim*.

⁴³ FATAH-BLACK, Karwan, «Slaves and sailors on Suriname's rivers», in *Itinerario*, 36, 3/2012, pp. 61-82.

⁴⁴ STEDMAN, John Gabriel, *Narrative, of a five years' expedition, against the revolted Negroes of Surinam, in Guiana, on the wild coast of South America; from the year 1772 to 1777*, London, Johnson, 1796, p. 61.

partout leur paresse, quelques-uns louches et sauvés des lois, incapables de payer leur passage un liard rouge, arrivant les yeux fermés [...]»⁴⁵. Les engagés étaient « des esclaves blancs, ni plus ni moins »⁴⁶. Par conséquent, l'on ne s'étonne pas de lire l'histoire des marrons blancs, dont plusieurs irlandais, qui s'enfuirent les îles anglaises vers Porto Rico à la suite de leurs confrères noirs⁴⁷. Le marronnage, une forme parmi d'autres de résistance et communalisation hors des frontières de la société coloniale, n'était donc pas exclusivement la réserve des esclaves africains. Comme les africains, les irlandais entendaient également les nouvelles du Nouveau Monde, et percevaient la Barbade avec une sorte de terreur biblique⁴⁸. Comme l'on apprend de l'exemple de Surinam, les marins européens étaient régulièrement employés comme les esclaves. De plus, l'expérience du travail à bord un navire n'était guère différente de celle d'une plantation⁴⁹. Le navire était « un monde en bois », selon une source, « la plus complexe machine de l'époque », d'après une autre ; caractérisée, dans les mots d'un contemporain, par « des communes maigres, des salaires bas, et du travail dur »⁵⁰. Dès les premiers jours, alors, de nombreux marins désertèrent leurs navires à la recherche de leur liberté. Un autre élément essentiel pour accéder à l'indépendance fut la solidarité avec d'autres communautés de gens sans maîtres, par exemple les anciens *boucaniers* qui accueillirent six marins déserteurs en 1619⁵¹. Les îles fréquentées par les Kalinagos jouèrent un rôle central dans ce drame. En 1724 l'île de Saint-Lucie fut condamnée par les autorités coloniales comme étant « le refuge des Soldats & des Matelots déserteurs : ils y trouvoient abondamment de quoi vivre, & une sûreté très-grande pour ne pas tomber entre les mains de ceux qu'on avoit envoyez pour les

⁴⁵ LARA, Oruno, *La Guadeloupe dans l'histoire. La Guadeloupe physique, économique, agricole, commerciale, financière, politique et sociale, 1492-1900*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 20 ; cfr. FROSTIN, Charles, « Du peuplement pénal de l'Amérique Française aux XVII^e Et XVIII^e siècles. Hésitations et contradictions du pouvoir royal en matière de déportation », in *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 85, 1/1978, pp. 67-94.

⁴⁶ LARA, Oruno, *op. cit.*, p. 28 ; cfr. DEBIEN, Gabriel, *Les engagés pour les Antilles*, Paris, Société de l'Histoire des Colonies Françaises, 1952.

⁴⁷ CHINEA, Jorge L., « Irish indentured servants, papists and colonists in Spanish Colonial Puerto Rico, ca. 1650-1800 », in *Irish Migration Studies in Latin America*, 5, 3/2007, pp. 171-182. Disponible sur internet, URL: < <http://www.irlandeses.org/0711chineab2.htm> > [consulté le 14 mars 2013].

⁴⁸ O'CALLAGHAN, Sean, *To Hell or Barbados. The ethnic cleansing of Ireland*, Dingle, County Kerry, Ireland, Brandon, 2000.

⁴⁹ Cfr. surtout REDIKER, Marcus, *The slave ship. A human history*, cit.

⁵⁰ WARD, Ned, *The wooden world dissected*, London, s.e., 1756 ; PÉREZ-MALLAÍNA BUENO, Pablo Emilio, *Los hombres del océano. Vida cotidiana de los tripulantes de las flotas de indias, siglo XVI*, Sevilla, Sociedad Estatal para la Exposición Universal Sevilla 92, Servicio de Publicaciones de la Diputación de Sevilla, 1992 ; JOHNSON, Captain Charles [attrib. à DEFOE, Daniel], *A general history of the pyrates*, New York, Dover Publications, 1999, p. 244.

⁵¹ MOREAU, Jean-Pierre, *Un flibustier français dans la mer des Antilles en 1618-1620. Manuscrit inédit du début du XVII^e siècle*, Clamart, chez l'auteur, 1987.

prendre [...]», l'île abritait des «gens qui pour l'ordinaire ne vont dans ces endroits-là, que pour goûter un peu le plaisir de la liberté»⁵².

4. Enclosure maritime

Malgré la forte solidarité des premiers jours, avec le temps ces relations devinrent de plus en plus fragmentées. Le développement de l'économie des plantations amena l'expansion des colonies et la réduction des espaces libres où les indigènes, marrons, et déserteurs pouvaient communaliser. Ce développement est assez bien étudié. Quant aux gens sans maîtres, deux faits restent à être explorés. Premièrement, le mode de vie dont ils jouirent avant ce développement, dont nous avons commencé l'ébauche ci-dessus. Deuxièmement, leur fonction dans le développement de la société coloniale reste élitif. L'exemple de «la révolution sucrière» du XVII^e siècle, qui est de plus en plus en vogue avec les historiens des Antilles, peut nous apprendre beaucoup sur leur rôle⁵³. Parfois appelée «la révolution de la canne» ou le «boom», en fonction des interprétations diverses⁵⁴, la révolution sucrière peut se résumer sous six aspects : la transition de l'agriculture diversifiée à la monoculture sucrière, des petits exploitants aux grandes plantations, de la main d'œuvre libre à l'esclavage, de l'habitation dispersé aux agglomérations, d'une population blanche à une population noire, et d'un rendement per capita de plus en plus élevé⁵⁵. Malgré les variations résultant des diversités géographiques, chronologiques, et terminologiques, les contours de ce phénomène sont relativement délimités dans l'historiographie⁵⁶. Un consensus mou attribue même en partie l'industrialisation de l'Europe à ces développements. Ce dernier fait a une grande importance pour l'histoire que l'on essaie de présenter ici, car la question de «la transition au capitalisme» est au fondement d'un grand débat, non encore résolu, centré sur l'influence relative des relations de production et des relations de commerce⁵⁷. Du point de vue des communards d'Angleterre ou de la société féodale

⁵² LABAT, Jean-Baptiste, *op. cit.*, t. IV, pp. 461-62.

⁵³ HIGMAN, Barry W., «The sugar revolution », in *Economic History Review*, 53, 2/2000, pp. 213-236.

⁵⁴ LASSERRE, Guy, *La Guadeloupe, étude géographique*, Bordeaux, Union française d'impression, 1961 ; MARTIN, Gaston, *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises*, Paris, Presses universitaires de France, 1948 ; MENARD, Russell R., *Sweet negotiations. Sugar, slavery, and plantation agriculture in early Barbados* Charlottesville, University of Virginia Press, 2006.

⁵⁵ HIGMAN, Barry W., *op. cit.*, p. 213.

⁵⁶ SCHWARTZ, Stuart (ed. by), *Tropical Babylons. Sugar and the making of the Atlantic World, 1450-1680*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004.

⁵⁷ Résumé par DOBB, Maurice, SWEEZY, Paul, *The transition from feudalism to capitalism*, London, Verso, 1976 ; ASTON, Trevor Henry, *The Brenner debate. Agrarian class structure and economic*

européenne en général, la révolution des relations productives se produisit avec l'enclosure des communes, tandis que la révolution des relations commerciales fut le résultat des relations coloniales et du commerce atlantique. Si l'on étudie le phénomène en adoptant la perspective des communards des Antilles, par contre, la distinction entre les relations de production et celles du commerce n'est pas du tout évidente, et puis nous offre une alternative à ce débat entre l'œuf et la poule.

Quant à la révolution sucrière, la production du commerce a créé l'ensemble des changements nécessaires pour rendre possible une telle transformation. Ces changements, soit productifs, soit commerciaux, peuvent être comparés au phénomène européen, car ils établirent une véritable enclosure maritime des Antilles. Ils impliquèrent en effet la suppression des relations, maritimes à la base et plutôt communalistes, qui comme on l'a vu régnaient parmi un nombre important de gens dans la région, et leur remplacement par les relations plutôt capitalistes qui sont restées intactes jusqu'à nos jours. Pour comprendre ce processus, il faut conceptualiser les relations de production et le commerce de manière intégrée. Gaston Martin, qui a le premier appliqué le terme «révolution» aux développements de la production sucrière du XVII^e siècle, a commencé, dans son étude, par établir les racines du «commerce circuiteux»⁵⁸. En distinguant la signification de la révolution sucrière antillaise du XVII^e siècle des développements antérieurs ou d'autres régions, l'historien Philip Curtin souligne que «cette nouvelle version du complexe de plantations fut plus spécialisée, plus dépendant des réseaux de communications maritimes et internationales»⁵⁹. Mais l'existence de ces réseaux dépendait, elle-même, de l'élimination des relations qui avaient prédominé auparavant.

Les comptes rendus contemporains et les archives de la marine et des colonies révèlent certaines constantes pour ce qui concerne ce que l'on appellera «les enclosures maritimes» des communes des gens sans maîtres des Antilles. Ces enclosures peuvent se répartir approximativement en quatre catégories. La première méthode, et la plus brutale fut le recours à la violence génocidaire, qui put accomplir l'élimination d'une certaine population et leur mode de vie de manière soudaine. A Saint-Christophe, se

development in pre-industrial Europe, Cambridge, Cambridge University Press, 1987 ; DENEMARK, Robert A., THOMAS, Kenneth P., «The Brenner-Wallerstein debate», in *International Studies Quarterly*, 32, 1/1988, pp. 47-65. Pour un sommaire récent qui inclut la contribution française au débat, notamment celle de Fernand Braudel, voir DUFOUR, Frédéric-Guillaume, «Les débats sur la transition au capitalisme. Une défense de l'approche qualitative», in *Cahiers De Recherche Sociologique*, 45, 2008, pp. 73-91.

⁵⁸ MARTIN, *op. cit.*, p. 1.

⁵⁹ CURTIN, Philip, *The rise and fall of the plantation complex. Essays in Atlantic history*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 73: «this new version of the plantation complex was more specialized, more dependent on networks of maritime, intercontinental communication».

réalisa en 1626 avec l'extermination de la population kalina dans leurs lits (les colons n'épargnèrent que quelques femmes qu'ils se partagèrent comme esclaves sexuels)⁶⁰. Mais face à la résistance qui avait empêché les espagnols de pénétrer sur certains territoires pendant plus qu'un siècle, cela n'était pas toujours possible, ni même désirable, et une deuxième façon s'avéra parfois plus efficace : l'exode. Dès les traités de paix signés avec les anglais et les français, les Kalinagos furent effectivement relocalisés sur les îles de Saint-Vincent, la Dominique, et Sainte-Lucie⁶¹. Mais l'exode de la population indigène n'empêcha pas le problème principal que causaient les réseaux maritimes des gens sans maîtres pour les autorités: la fuite de la main d'œuvre⁶². Contrairement aux indigènes, les esclaves étaient essentiels pour l'économie sucrière, et donc les solutions de génocide et d'exode ne pouvaient pas s'appliquer à eux. Une troisième démarche, celle de la répression du marronnage, produit des résultats de plus en plus satisfaisants, et consistait en l'application des richesses produites par les esclaves à la répression la plus sévère de leur propre liberté. Le Code Noir de 1685 est un exemplaire de cette approche⁶³. Le dernier problème était celui des communautés de gens expulsés mais qui survivaient hors des frontières coloniales et posaient de grandes difficultés aux colonies qui s'efforçaient de réprimer et d'exploiter au mieux leurs populations d'esclaves et d'engagés. La quatrième solution envisagée fut donc la conscription de ces communautés, autrefois libres et indépendantes, à la mission colonisatrice. La plupart des communautés d'esclaves marrons, pour survivre dans un tel milieu, signèrent des traités avec les colonies acceptant ne plus accepter les fugitifs, et même de les assister pour les chasser, les capturer, et les rendre à leurs maîtres⁶⁴. Les Kalinagos de Saint-Vincent, par exemple, donnèrent des renseignements aux français à propos de leurs ennemis hollandais et anglais, et récupérèrent même des bateaux capturés par eux pour les retourner aux autorités coloniales⁶⁵. Peut-être les plus complices dans ce processus furent les flibustiers, les matelots qui travaillèrent sous

⁶⁰ DU TERTRE, Jean Baptiste, *Histoire Generale Des Isles De S. Christophe, De La Guadeloupe, De La Martinique, Et Autres Dans l'Amerique...*, t. I, Paris, Jacques et Emmanuel Langlois, 1654, p. 6.

⁶¹ AN, COL, C8A (Martinique et Iles du Vent), 2, ff. 50-61, 104-106 : «extrait du traité de paix conclu avec les Caraïbes ; Traité conclu entre le comte de Blénac et Pierre Moigna et Jonana, chefs caraïbes de Saint-Vincent» ; AN, COL, C7A, 9, ff. 28-30 «annonce de l'envoi de la copie du traité de paix conclu en 1666 avec les Caraïbes».

⁶² AN, COL, C8A, 2, ff. 181-200 : « fuite de nègres chez les Caraïbes de la Dominique» ; AN, COL, C8A, 2, ff. 213-221 : «troubles causés par les Caraïbes qui favorisent le marronnage ».

⁶³ Surtout art. XVI et XXXVII, bien analysés par SALA-MOLINS, Louis, *Le Code Noir, ou, le calvaire de Canaan*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, pp. 122-23, 166-67.

⁶⁴ Cf. CAMPBELL, Mavis Christine, *The maroons of Jamaica, 1655-1796. A history of resistance, collaboration & betrayal*, Granby, MA, Bergin & Garvey, 1988, pp. 127-163.

⁶⁵ AN, COL, C8A, 5, ff. 262-265 : «navires pris par les Anglais et repris par les Caraïbes » ; AN, COL, C8A, 6, f. 101 : «Copie d'une lettre écrite au major Duclerc par le s. Tirant, capitaine de milice à la Guadeloupe: renseignements donnés par les Caraïbes sur les mouvements des navires ennemis».

contrat comme soldats-marins, quelque peu pirates, assez indépendants des autorités. A la Jamaïque et à Saint-Domingue leur pillage finança l'établissement des plantations, et avec le développement de l'économie sucrière ils devinrent de plus en plus complices de ce système, capturant parfois des esclaves pour leur propre service avec leur butin, et d'établissant parfois comme planteurs eux-même, un phénomène qui est justement appelé « la flibuste embourgeoisée » dans une œuvre récente⁶⁶.

Étant donné leurs racines indépendantes et solidaires, la conscription de ces populations ne fut bien sûr pas parfaite. Mais durant ces processus, on constate de plus en plus une transition d'un mode de vie hors des frontières de la société coloniale à une résistance exercée au cœur même de cette société. En dehors de la continuation des enclosures décrites dans ses grandes lignes ci-dessus, qui incluaient les guerres contre les marrons et contre les flibustiers-devenus-pirates, on observe que le développement de l'économie sucrière normalisa les conflits en luttes de classe assez familières : maîtres et esclaves, capitaines et matelots, en un mot bourgeois et prolétaires. Par conséquent, pour mieux comprendre la guerre entre oppresseurs et opprimés qui s'ouvrit avec les diverses enclosures du monde depuis cette époque, il serait utile de mieux étudier les traditions communalistes qui régnaient auparavant et qui influencèrent certainement les luttes ultérieures. Car même si, pour revenir à Césaire, «ce n'est pas une société morte que nous voulons faire revivre », l'histoire peut néanmoins nous aider à éclairer le chemin vers la «société nouvelle qu'il nous faut, avec l'aide de tous nos frères esclaves, créer, riche de toute la puissance productive moderne, chaude de toute la fraternité antique»⁶⁷.

⁶⁶ ZAHEDIEH, Nuala, «Trade, plunder, and economic development in early English Jamaica, 1655-89 », in *Economic History Review*, 39, 2/1986, pp. 205-222 ; ID., « 'A frugal, prudential and hopeful trade'. Privateering in Jamaica, 1655-89 », *Journal of Imperial and Commonwealth History*, 18, 1990, pp. 145-168 ; HRODEJ, Philippe, *L'amiral Du Casse. L'élévation d'un Gascon sous Louis XIV*, 2 vols., Paris, Librairie de l'Inde, 1999 ; BIALUSCHEWSKI, Arne, «Black people under the black flag. Piracy and the slave trade on the west coast of Africa, 1718-1723», in *Slavery & Abolition*, 29, 4/2008, pp. 461-475 ; MOREAU, Jean-Pierre, *Pirates. Flibuste et piraterie dans la Caraïbe et les Mers du Sud, 1522-1725*, Paris, Tallandier, 2006, pp. 127-148.

⁶⁷ CÉSAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence africaine, 1955, pp. 35-36.

** L'auteur

Isaac Curtis (<http://www.isaaccurtis.com/>) est doctorant en histoire à l'Université de Pittsburgh. Ses recherches portent sur l'histoire des Caraïbes du XVII^e siècle; sa thèse de doctorat est intitulée *The Common Sea: Masterless People and the Making of the Colonial Caribbean, 1620-1730*. Il a publié *Masterless People: Maroons, Pirates, and Commoners* in PALMIÉ, Stephan, SCARANO, Francisco A. (eds.), *The Caribbean : A History of the Region and its Peoples*, Chicago, The University of Chicago Press, 2011, pp. 149-162.

URL: < <http://www.studistorici.com/progett/autori/#Curtis> >

Per citare questo articolo:

CURTIS, Isaac, «Gens sans maîtres: les communes des Antilles et la production du commerce sous le régime colonial », *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea: Contrabbandieri, pirati e frontiere: per una storia delle pratiche informali nell'America Centrale (XVII-XXI secolo)*, 29/04/2013, URL:< http://www.studistorici.com/2013/04/29/curtis_numero_13/ >

Diacronie Studi di Storia Contemporanea  www.diacronie.it

Risorsa digitale indipendente a carattere storiografico. Uscita trimestrale.

redazione.diacronie@hotmail.it

Comitato di redazione: Marco Abram – Jacopo Bassi – Luca Bufarale – Alessandro Cattunar – Elisa Grandi – Deborah Paci – Fausto Pietrancosta – Matteo Tomasoni – Luca Zuccolo



Diritti: gli articoli di *Diacronie. Studi di Storia Contemporanea* sono pubblicati sotto licenza Creative Commons 2.5. Possono essere riprodotti a patto di non modificarne i contenuti e di non usarli per fini commerciali. La citazione di estratti è comunque sempre autorizzata, nei limiti previsti dalla legge.